HENRIK IBSEN

JOHN GABRIEL BORKMAN

(John Gabriel Borkman)

Traduction française
de Maurice Prozor

Répertoire Nordique

EDITIONS DU BRIGADIER

John Gabriel Borkman vit en reclus dans sa maison, après avoir purgé une peine de plusieurs années de prison pour avoir spolié les clients de la banque qu'il dirigeait. Sa femme Gunhild et lui ont un fils, Erhart, mais qui a été élevé par Ella, la sœur de Gunhild, avec l'argent que Borkman lui avait donné. Les deux femmes se disputent le jeune homme...

Dans cette pièce très sombre, il est question de l'amour des richesses et du pouvoir, de honte, de vie manquée, mais aussi des différentes formes que peut prendre le sentiment amoureux ou l'amour parental.

La pièce a été créée le 10 janvier 1897 à Helsinki. La première représentation française eut lieu le 8 novembre 1897 au théâtre de l'Œuvre.

Henrik Ibsen (1828-1906) est un dramaturge norvégien aussi connu pour les grandes fresques écrites pendant sa jeunesse (Peer Gynt, Brand, Les Prétendants à la Couronne) *que pour ses pièces contemporaines écrites à l'âge mûr, qui critiquent le fonctionnement d'une société basée sur le mensonge et le faux-semblant, comme* Maison de Poupée, Un Ennemi du Peuple *ou* Le Canard Sauvage.

Prix : 13,50 €
ISBN : 978-2-487987-11-1

9 782487 987111

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

John Gabriel Borkman, ancien directeur de banque

Gunhild Borkman, sa femme

Erhart, étudiant, leur fils

Mlle Ella Rentheim, sœur jumelle de Mme Borkman

Mme Fanny Wilton

Vilhelm Foldal

Frida Foldal, sa fille

La femme de chambre de Mme Borkman

L'action se passe, un soir d'hiver, dans la demeure familiale des Rentheim, aux environs de la capitale.

Acte premier

Au rez-de-chaussée. Ameublement cossu, mais défraîchi. Une porte à coulisses fait communiquer le salon avec une pièce vitrée située au fond et donnant, par une porte-fenêtre, sur le jardin, qu'on distingue dans le crépuscule : la neige y tombe à petits flocons. À droite, la porte du vestibule. Plus près, un vieux poêle de fer, où brûle un brasier. Au second plan à gauche, une petite porte. Sur le devant, du même côté, une fenêtre dont les épais rideaux sont baissés. Entre la porte et la fenêtre, un canapé défraîchi. Devant le canapé, une table couverte d'une nappe en grosse toile. Sur la table, une lampe allumée et coiffée d'un abat-jour. Près du poêle, un fauteuil à haut dossier.

Mme Gunhild Borkman, assise sur le canapé, fait du crochet. C'est une personne âgée, aux traits figés, raide, l'air distingué mais froid. Chevelure épaisse et blanchissante. Mains fines et diaphanes. Elle porte une robe sombre, en soie épaisse, d'une élégance un peu démodée, et, sur les épaules, un fichu de laine. Après un instant de silence et d'immobilité, on entend le grelot d'un traîneau qui passe : Mme Borkman tend l'oreille ; ses yeux brillent de joie.

Madame Borkman, *murmurant, comme malgré elle.* — Erhart ! Enfin !

Elle se lève, écarte un peu les rideaux, regarde par la fenêtre et paraît déçue. Puis elle se rassied et reprend son ouvrage. Entre la femme de chambre, venant du vestibule. Elle apporte une carte de visite sur un plateau.

Madame Borkman, *vivement.* — L'étudiant est rentré ?

La femme de chambre. — Non, Madame. Mais il y a une dame qui...

Madame Borkman, *déposant son ouvrage.* — Madame Wilton, probablement...

La femme de chambre, *s'approchant.* — Non. Une dame inconnue.

Madame Borkman, *prenant la carte.* — Voyons... *(Elle lit le nom, se lève d'un bond et regarde fixement la femme de chambre.)* Vous êtes sûre que cette dame vient chez moi ?

La femme de chambre. — Oui, Madame.

MADAME BORKMAN. — Est-ce bien à madame Borkman qu'elle demande à parler ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mais oui, Madame.

MADAME BORKMAN, *d'une voix brève et décidée.* — C'est bien. Faites entrer.

La femme de chambre ouvre la porte et se retire. Entre Mlle Ella Rentheim. Elle ressemble à sa sœur, mais son visage trahit plutôt de la souffrance que de la dureté. Il porte encore les marques d'une beauté expressive. Sa lourde chevelure, d'un blanc d'argent, boucle naturellement au-dessus de son front dégarni. Elle porte un chapeau de velours, une robe et un manteau fourré de la même étoffe. Les deux sœurs se dévisagent un instant en silence. Chacune d'elles attend manifestement que l'autre parle la première.

ELLA RENTHEIM, *près de la porte, sans s'avancer.* — Oui, c'est moi, Gunhild. Tu es étonnée de me voir ici.

MADAME BORKMAN, *debout, immobile, entre le canapé et la table, les bouts des doigts sur le napperon.* — Tu ne t'es pas trompée de porte ? L'intendant demeure à côté.

ELLA RENTHEIM. — Ce n'est pas chez l'intendant que je viens aujourd'hui.

MADAME BORKMAN. — Tu as donc quelque chose à me dire ?

ELLA RENTHEIM. — Oui. Je désire te parler un instant.

MADAME BORKMAN, *s'avançant.* — Allons ! En ce cas, assieds-toi.

ELLA RENTHEIM. — Merci. Je peux rester debout.

MADAME BORKMAN. — À ton aise. Déboutonne au moins ton manteau.

ELLA RENTHEIM, *déboutonnant son manteau.* — Merci ; il fait bien chaud ici.

MADAME BORKMAN. — Moi, j'ai toujours froid.

ELLA RENTHEIM, *la regardant, le bras posé sur le dossier du fauteuil.* — Oui, oui, Gunhild... Voilà bientôt huit ans que nous ne nous sommes vues.

MADAME BORKMAN, *froidement.* — Ou du moins que nous ne nous sommes parlé...

ELLA RENTHEIM. — ... Que nous ne nous sommes parlé. C'est vrai. Tu m'as vue, de temps en temps, quand je venais chez l'intendant. Une fois l'an.

MADAME BORKMAN. — Je t'ai vue une ou deux fois.

ELLA RENTHEIM. — Moi aussi, une ou deux fois, je t'ai entrevue là, à la fenêtre.

MADAME BORKMAN. — À travers les rideaux. Oh ! Tu as de bons yeux, toi ! *(D'une voix dure et tranchante :)* Mais la dernière fois que nous nous sommes parlé, c'était ici, dans ce salon.

ELLA RENTHEIM, *évasivement.* — Oui, oui, Gunhild, je m'en souviens.

MADAME BORKMAN. — Une semaine avant sa... sa remise en liberté.

ELLA RENTHEIM, *faisant quelques pas.* — Ne réveille pas ces souvenirs.

MADAME BORKMAN, *d'une voix sourde, mais ferme.* — Une semaine avant la libération de... du directeur de banque.

ELLA RENTHEIM, *s'avançant vers le premier plan.* — Oui, oui, oui ! Je n'ai rien oublié. Mais ça fait trop mal... Oh !

MADAME BORKMAN, *sourdement.* — Et pourtant, on ne peut oublier ces souvenirs ! On y revient toujours ! *(Avec éclat, joignant les mains :)* Non, c'est impossible ! Je ne m'y ferai jamais ! Qu'une chose aussi... monstrueuse ait pu frapper une famille... une famille comme la nôtre... Pense donc ! Une bonne famille comme la nôtre ! Dire qu'une telle horreur a pu s'abattre sur *notre* famille !

ELLA RENTHEIM. — Ah ! Gunhild ! Elle n'a pas été la seule atteinte. Bien d'autres ont été frappés avec nous.

MADAME BORKMAN. — Mon Dieu, oui ! Mais tous ces autres ne m'importent guère. De quoi s'agissait-il pour eux ? D'un peu d'argent, de quelques valeurs. Tandis que nous !... Moi ! Erhart ! Erhart, qui n'était encore qu'un enfant ! *(S'exaltant de plus en plus :)* La honte, le déshonneur fondant sur des têtes innocentes ! L'odieux déshonneur, si terrible à porter ! Et la ruine, par surcroît !

ELLA RENTHEIM, *avec précaution.* — Dis-moi, Gunhild, comment supporte-t-il tout ça ?

MADAME BORKMAN. — Qui, Erhart ?

ELLA RENTHEIM. — Non, le directeur. Comment supporte-t-il cela ?

MADAME BORKMAN, *avec une moue d'ironie et de mépris.* — Crois-tu que je m'en inquiète ?

ELLA RENTHEIM. — Que tu t'en inquiètes ? Mais tu n'as pas besoin de t'en inquiéter. Tu...

MADAME BORKMAN, *la regardant avec étonnement.* — Ah ça ! Tu ne vas pas croire, au moins, que je vis avec lui. Que je vais le voir. Que nous nous rencontrons.

ELLA RENTHEIM. — Même pas !

MADAME BORKMAN, *continuant du même ton.* — Un homme qui a été cinq ans sous les verrous ! *(Se couvrant la figure de ses mains :)* Quel avilissement, quelle honte ! *(Se redressant :)* Quand on pense à ce que signifiait jadis le nom de John Gabriel Borkman !... Non, non, non... jamais, jamais plus je ne veux le revoir ! Jamais !...

ELLA RENTHEIM, *la regardant un instant.* — Tu as l'âme dure, Gunhild.

MADAME BORKMAN. — Pour lui, oui.

ELLA RENTHEIM. — N'est-il pas cependant ton mari ?

MADAME BORKMAN. — Tu sais bien ce dont il m'a accusée devant les juges : j'aurais été la première cause de sa ruine. Il a parlé de mes dépenses.